

PAUL VERCHÈRES

Dix millions !



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-064

Dix millions !

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 588 : version 1.0

Dix millions !

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Concevez-vous un vol de dix millions ?

Une fraude, oui. Un vol à long terme, des montants accumulés pour fermer ce total, oui encore !

Mais pas un vol direct, tout d'une fois, le montant brut : dix millions !

Pourtant, ceci est arrivé.

Ceci se trouve dans les dossiers de la police d'une certaine grande ville.

Naturellement, il fallait de l'audace et des conditions spéciales.

Mais l'audace ne manquait pas à ceux qui perpétrèrent le vol, et de plus les conditions spéciales rêvées se sont présentées.

L'argent, en billets de banque était transporté dans un camion blindé, et il fut subtilisé en quelques minutes, par cinq bandits extrêmement

bien armés, bien informés, et doués d'un sang-froid extraordinaire.

Mais voyons un peu le début de cette affaire, qui devait rester comme un brillant coup de filet du célèbre Guy Verchères, ex-gentleman-cambrioleur, devenu détective par la force des circonstances, et à cause surtout de son sens de l'honneur, inné chez lui, qui l'avait ramené dans le droit chemin en temps opportun, c'est-à-dire au moment où il avait fait sa fortune, et au moment aussi où la police était sur le point d'amasser assez de preuves concrètes pour le coffrer.

La police de Luxville, aux États-Unis, une ville importante du Middlewest, connaissait depuis longtemps un certain bandit du nom de Tony Lupino.

Malheureusement, et justement à cause de l'extrême finesse de Lupino, la dite police n'avait jamais été capable de prouver quoi que ce soit contre lui.

On savait qu'il était le chef de tous les racketts dans la ville.

On savait que c'était lui le responsable de tout ce qui passait de hors-la-loi.

Mais on ne pouvait au grand jamais, prouver quoi que ce soit.

Car en cour, il faut des preuves concrètes.

Des preuves de temps, de lieu, de mobile, d'opportunité. Il faut qu'on puisse prouver qu'un homme a fait, a été capable de faire, et pourquoi il a fait le coup...

D'ailleurs, c'est une façon de procéder qui est une protection pour les honnêtes citoyens parfois soupçonnés de crimes.

Et c'est ce qui manquait contre Lupino.

On savait, sans savoir.

On pouvait jurer, mais on ne pouvait prouver.

Tony Lupino, jeune, beau gars, extrêmement intelligent, se riait de la police. Il disait souvent, en montrant ses dents d'un blanc éclatant :

– La police ? Peuh ! Ils me craignent... !

C'était vrai sans l'être.

On savait Lupino absolument dénué de

scrupules.

Et pas un seul policier, si toutefois on lui avait ordonné de mettre Lupino sous arrêts, n'aurait osé approcher l'homme sans être accompagné d'une force constabulaire considérable.

Tel était Tony Lupino.

Le bandit avait de nombreuses recrues sous ses ordres.

L'administration des rackets demandait une grande quantité d'hommes. Mais la bande maîtresse, le noyau qui dirigeait toutes les opérations ne se composait que de quatre hommes.

Tony Lupino, à tout seigneur tout honneur.

Fraschini, le tueur de la bande.

Smith, dont le nom simple cachait un ancien courtier tourné à la fraude.

Levac, un Français dont les bandes de tous les pays disaient beaucoup de bien à cause de sa grande habileté à manœuvrer les proportions de chance dans les rackets de cartes de baseball ou chez les bookies.

S'il avait reçu une éducation libérale et reçu la science d'une grande institution d'enseignement, Levac aurait pu devenir un génie en mathématiques.

Il en avait le talent.

C'était la bande de Lupino.

Malgré leurs vices évidents, des gens très intelligents, aussi intelligents que leur patron.

Ces hommes veillaient à diriger les différents rackets sous la régie de Tony : le traffic de la drogue, la prostitution, le jeu, le traffic de boissons alcooliques, les carton de baseball et de hockey, ainsi que certains groupements subsidiaires dont le travail consistait à écouler le butin volé.

Roi et maître de toutes ces entreprises, Tony dirigeait les activités d'une main de fer, mais gantée de velours.

Il savait temporiser quand c'était le temps.

Mais il était impitoyable quand un homme le trompait.

La police avait maintes fois retrouvé au fond

des eaux le cadavre empoigné dans du ciment, d'un homme qui était reconnu être un bandit, à la solde de Tony.

On savait, naturellement, que c'était Tony qui s'était ainsi débarrassé de quelqu'un.

Seulement, on ne pouvait le prouver.

L'homme effaçait bien ses traces.

Et il aurait été impossible de retrouver le lien entre cet homme et Tony. Un lien légal, tangible, qui n'aurait pas seulement été une preuve de ouï-dire, inadmissible en cour.

Tout comme il était impossible de trouver un lien direct entre les différents racketts et Lupino.

Tel était donc l'état des choses dans Luxville.

Et puis, un jour, le complot se forma qui devait mener à bien l'un des plus audacieux vols de l'histoire criminelle du monde.

Ce vol de dix millions qui devait émouvoir le monde entier.

II

Ce fut Smith, de la bande de Lupino, qui en parla le premier.

Un soir que les quatre hommes étaient tranquillement assis dans l'appartement de Lupino, consommant des liqueurs alcooliques tout en attendant le retour des collecteurs, Smith mentionna tout bonnement la chose.

— Vous savez que la banque d'État déménage...

Personne ne parla, sur le moment.

Lupino leva les yeux de sur son journal, et regarda longuement Smith.

Puis il se plia le journal sur les genoux et dit d'une voix brève...

— Alors quoi, raconte. Dis ce qui arrive.

Smith mâchait le bout de son cigare.

C'était un individu cadavérique, maigre aux yeux creux, aux cheveux comme de la filasse.

Il avait le visage mince, en lame de couteau, un nez mince aussi, et la bouche comme un fil, avec des lèvres presque invisibles.

Sa voix, quand il parlait, était sèche et sans vie.

Mais sous cet aspect d'indifférence, sous cette sécheresse se cachait l'un des cerveaux les mieux organisés du monde, en matière de fraude.

Un cerveau retors, capable d'en remontrer à quiconque.

– Ce que j'en sais, de ce déménagement, c'est qu'il se produira dans dix jours.

– Et puis ? demanda Lupino.

– Et puis dix millions en billets de banque, en valeurs négociables, et en or voyageront, à petite escorte, sur un parcours de quatre rues.

Toute la bande demeura longtemps silencieuse.

Les hommes se regardaient.

Levac avait une cupidité étrange au fond des yeux.

– Dix millions, dit-il, quel coup. Nous pourrions partager à cinq, deux millions chacun, de quoi ne jamais travailler ensuite. De quoi vivre paisiblement. Une petite maison, la fortune, la belle vie...

– Tais-toi ! cria Lupino.

La tête entre les mains, il réfléchissait.

– C'est une tentation, dit-il soudain, et je ne sais si je pourrais y résister.

Il se tourna vers Smith.

– Tu sais autre chose ?

– J'ai parlé de petite escorte... La banque estime que le meilleur moyen de déjouer les bandits, c'est de voyager incognito. Ils feront dééménager le magot dans une simple voiture de vendeur de fruits... Enfoui sous les bananes, quoi !

– Comment sais-tu tout ça ?

– Un copain me l'a dit.

– C'est une fausse rumeur.

– Oh, non... Je le tiens de bonne source. Le copain travaille à cette banque. Si le coup réussit, il veut un million...

On gémit de part et d'autres...

– Un million, dit Lupino, c'est beaucoup d'argent... Le copain prendra ce qu'on lui donnera.

Smith haussa les épaules.

– Moi, je m'en fous, dit-il. Le copain aura ce que vous lui accorderez, c'est tout.

– Ça te va ?

– Mais oui.

Lupino approcha une chaise de la table en acajou.

– Venez tous, dit-il, faisons un plan, voyons ce qui pourrait être fait.

Et autour de la table, durant une heure, ils élaborèrent, sur du papier, une stratégie.

Plus tard, deux d'entre eux se rendirent sur les lieux, et examinèrent soigneusement les rues où

passerait la voiture, les bâtisses.

Quand ils revinrent, le plan fut modifié d'après leurs constatations, et vers deux heures du matin, on avait conçu la façon exacte dont la banque d'État se verrait subtiliser ses millions.

III

D'autre part, à la banque d'État, on veillait fiévreusement aux préparatifs du déménagement.

Forcée d'évacuer les lieux, la banque se trouvait réduite à se construire ailleurs.

On avait choisi un site, pas trop éloigné du premier, et l'érection de la nouvelle bâtie avait marché bon train.

Puis, vint le jour où l'on pouvait déterminer à quelle date aurait lieu le déménagement.

C'est le soir de cette assemblée, au cours d'une réunion plus tumultueuse qu'à l'habitude, que les directeurs de la banque soulevèrent le point vital.

— Comment déménagerez-vous les réserves d'or et de billets de banque, ainsi que les valeurs négociables de la banque ?

Le président répondit tout de suite.

– Nous allons louer un camion blindé, et le garder fortement. Ainsi nos valeurs seront en sécurité...

L'un des directeurs ricana.

– Et n'oubliez pas d'inviter les journalistes. Que la nouvelle se répande aussi publiquement que possible...

Mais le président imposa le silence.

– Est-ce que ce plan ne rencontre pas l'appui de messieurs les directeurs ?

L'un d'eux se leva.

– Non. Car si vous mettez l'argent dans un camion blindé, c'est une invitation directe aux pires éléments...

– Ah, oui ?

– Oui. Vous savez fort bien que pas un criminel ne passera la chance de mettre la main sur dix millions aussi facilement.

Ils approuvèrent, tous.

– Je suggérerais, continua le directeur, que vous preniez un moyen plus détourné, pour

déménager cet argent...

– Lequel ?

Ç'avait été un chorus de voix.

– Pourquoi ne pas camoufler le transit ? Un chargement qui ressemblerait à toute autre chose, par exemple ?

On s'entre-regarda.

– À quoi, autre chose ? demandèrent plusieurs...

– Pourquoi pas à une voiture de fruits ? Une voiture de vendeur de fruits. Qui pourrait se douter que là-dessous, sous les oranges, les pamplemousses et les bananes se cachent justement nos dix millions ?

On applaudit, on cria bravo.

La suggestion, déclarée très intelligente, même par le président, fut approuvée à l'unanimité.

Et ce soir-là, on décida donc que la journée du déménagement de la fortune de la banque, celui-ci se ferait grâce à cette voiture à fruits.

Cette décision prise, le reste devenait facile, et

les directeurs se quittèrent tout joyeux de leur trouvaille.

Seulement, ils ne savaient pas que l'un d'entre eux, l'un des moindres, était un traîte, et que le secret entourant cette décision ne serait pas aussi bien gardé qu'il aurait fallu le croire.

En fait, il n'y avait plus de secret du tout.

Trajet et méthode, une heure après le meeting, rejoignaient l'oreille attentive de Smith.

Et le lendemain soir, Smith confiait sa découverte à la bande...

On sait le reste.

IV

Le jour du déménagement arriva.

Dans le quartier, c'était un grand branle-bas.

La chose avait transpirée, du moins en ce qui concernait le déménagement des meubles et autres accessoires.

Comme une banque est ce genre de commerce qui ne déménage pas tous les jours, et pour cause, une foule nombreuse s'était rassemblée, foule curieuse et avide de sensations.

Naturellement, la grande partie de cette foule était composée d'enfants.

Mais, tout de même, il y avait aussi une bonne quantité de gens âgés.

Des hommes, des femmes, des flâneurs.

Devant la banque, de l'autre côté de la rue, la foule était très dense.

On pouvait compter au moins mille personnes ainsi installées.

Parmi eux, deux membres de la bande Lupino.

Leur mission était d'observer.

Non pas l'entrée principale de la banque, mais plutôt la ruelle qui venait de l'arrière.

C'était par là, si le plan d'action était suivi, que viendrait tout à l'heure, lorsque tout le reste des meubles serait déménagé, les valeurs dissimulées sous les fruits dans une voiture.

La bande suivrait alors la voiture, en automobile.

Deux coins plus loin...

L'attente fut longue.

La voiture ne venait pas.

L'enceinte de la banque semblait bien vide, et déjà la foule se dispersait lentement, quand la voiture émergea tout à coup de la ruelle.

Smith poussa son compagnon, Fraschini, du coude, et les deux hommes, sans se hâter allèrent rejoindre l'auto, stationnée plus loin.

Il était entendu que la voiture de fruits était sous bonne garde.

Trois hommes la précédaient, surveillant les abords.

Deux hommes à pieds venaient ensuite, sur le trottoir, et une auto remplie de policier suivait à petite vitesse.

Seulement, le plan de Lupino était fait, et bien fait.

La voiture de fruits ferait environ mille pieds sur cette rue, puis tournerait.

Or, juste au moment où elle tournerait, deux balles de revolver bien placées immobiliseraient la voiture des policiers.

Une autre auto remplie des hommes de Lupino viendrait engager la bataille avec les constables.

Les trois hommes à pied seraient mis hors d'état de nuire, ainsi que les deux autres les suivant.

Lupino et sa bande fileraient ensuite vers la voiture de fruits, s'empareraient du chargement et fileraient...

Car il était dans le plan de ces quatre hommes de ne pas se préoccuper de ceux qui combattaient avec les policiers.

Lupino filait, avec ses hommes, mais il laissait le menu fretin de sa bande se débrouiller en arrière...

Il n'avait jamais été, il ne serait jamais dans les plans de Lupino de partager avec eux.

Il filait vers une autre ville, un autre état.

Il laissait Luxville définitivement derrière lui.

Et tout arriva ainsi.

Deux minutes après le départ de la voiture, l'auto des policiers était en panne et les constables défendaient leur vie contre une bande de tueurs armés de mitraillettes. Des hommes à qui on avait promis cent mille dollars chacun.

Ils n'en recevraient pas un sou, mais qu'importe.

Les gardiens à pied étaient tous assommés les uns après les autres, encore par des bandits qui ne recevraient rien de tout ce butin, malgré la promesse que leur avait faite Lupino.

Et l'auto de Lupino venait se coller contre la voiture de fruits.

Le conducteur du cheval était froidement abattu d'une balle.

La foule en panique était maintenue à l'ordre par une mitraillette entre les mains de trois des bandits, pendant que Lupino et Smith vidaient la fausse voiture de fruits, et transportaient le butin, contenu dans quatre caisses d'acier, dans leur auto.

En cinq minutes, tout était fini, bâclé.

L'auto de Lupino filait à tout rompre.

Le vol avait eu lieu dans un quartier excentrique.

La route vers la sécurité n'était pas loin.

Un quart d'heure plus tard, suivant en cela un plan tracé avec grande circonspection sur une carte routière, Lupino et ses hommes, et le butin de dix millions avaient mis exactement vingt milles entre eux et leurs poursuivants.

Une heure plus tard, alors que finalement l'ordre de fermer toutes les routes était mis à

exécution, Lupino et sa bande entraient dans une petite maison de ferme déserte, en arrière des grandes routes, sur un petit chemin de terre isolé.

L'auto était remisée derrière la fausse paroi d'une grange.

Lupino et Fraschini rasaient leur moustache.

Smith s'en collait une fausse.

Levac arborait tout à coup une perruque extrêmement bien faite, du plus beau carotte.

Il était méconnaissable, et on n'aurait pu déceler cette perruque sans un minutieux examen.

En vingt minutes les hommes étaient devenus des êtres complètement différents, vêtus de salopettes, les mains déjà sales, l'accent lent et pondéré des gens de la campagne sur les lèvres.

Si quelqu'un venait, ils se croiraient en face de quatre fermiers...

Et autour de la grande table de la cuisine, avec le vrai fermier, un homme à leur solde, autour d'eux comme des fourmis, ils se mirent à jouer aux cartes...

Le coup était fait. Il avait réussi.

Maintenant, il s'agissait de se terrer ici et d'attendre.

Plus tard, dans un mois, quand la fureur de la chasse serait passée, ils sortiraient, plus riches chacun de deux millions, car il avait été décidé de ne pas même partager avec ce directeur de la banque qui était si consentant de livrer ses secrets.

– C'est un sale individu, avait dit Lupino, dans sa logique tortueuse. Il ne mérite pas un sou. Et les autres avaient approuvé.

– Il est un traître, avait dit Smith, qui avait certainement fait mille fois pire dans sa carrière.

Mais il faut dire que ce non-partage plaisait à tous. Maintenant, ils ne sont plus que cinq...

Évidemment, maintenant, ils ne sont plus que cinq... Mais plus tard, est-ce qu'ils seront encore autant ? Que veut faire Lupino ?

Il y a dix millions dans des boîtes d'acier dans la grange.

Dix millions sur lesquels au moins six

millions en simples billets de banque de toutes dénominations.

Un butin extrêmement facile à employer.

Que fera Lupino ?

Ou Smith ?

Ou Fraschini... ?

Et sans oublier Levac.

Le Français est cupide. Il voit d'un œil d'envie cette fortune qui dort là, prête au partage...

Partagera-t-il ?

Partageront-ils ?

Seuls dans cette ferme déserte. L'un en face de l'autre durant un mois... les passions les plus viles du veau d'or qui s'offre à eux, déchaînées par cette solitude que feront-ils, bandits devant bandits... ?

V

La nouvelle fit le tour du monde en dix minutes.

On se serait exclamé devant un vol de cent mille dollars.

Mais celui-ci devenait une nouvelle mondiale.

Dix millions n'étaient pas une mince somme. C'était une rançon de roi. Et le vol de cet argent, en plus d'être sensationnel par lui-même, l'était encore plus du fait que dix millions ne sont pas une somme qui se promène à la portée de tous les détrousseurs, tous les jours de l'année.

Il avait fallu qu'une fois, une telle somme soit déménagée, pour que des bandits audacieux...

Cette fois, cependant, la police pouvait relier le vol à Lupino.

Cette fois entre toutes.

Dix, vingt, trente témoins pouvaient jurer que

Lupino était bien l'un de ceux qui avaient transporté le magot de la voiture à fruits à l'auto.

Au cours de la fusillade entre les bandits et les constables, trois des premiers avaient été gravement blessés.

Ils avaient fait des aveux.

Ils avaient carrément nommé Lupino comme leur chef, et comme l'organisateur du vol.

Le dossier était complet.

Il y avait même des empreintes sur la voiture à fruits.

Si on appréhendait Lupino, il serait certainement condamné, et sa bande avec lui, car l'identification était positive dans tous les cas.

Les journaux publièrent cette journée-là, et les jours qui suivirent, de sensationnelles manchettes.

On vantait l'audace des bandits.

Mais on tournait surtout en ridicule cette banque qui s'était servi d'un moyen aussi peu sûr, et certainement aussi idiot pour faire le

transport de la totalité de ses fonds disponibles.

Et surtout on se demandait pourquoi une si forte somme n'était gardée, durant le parcours que par onze hommes.

Il en aurait fallu cent, disséminés un peu partout.

Cent et plus.

Pourquoi si peu de policiers entraînés ?

La banque répondit faiblement que c'était à cause du truc, du plan. On le croyait infaillible...

Puis une note plus grave dans le ton des journaux.

Où les bandits avaient-ils si bien appris le plan de la banque ? N'était-ce pas une indication que l'un des officiers de la banque, présent lors de l'assemblée qui avait décidé du truc, avait éventé la mèche...

Accusations, sarcasme, suggestions, tout fut dit, tout fut employé, tout fut offert.

Et pendant ce temps, pendant que d'un continent à l'autre on lisait avidement tout ce qui

s'imprimait sur le sujet, Lupino et sa bande vivaient les premiers jours de leur drame.

Guy Verchères, ex-gentleman-cambrioleur, avait lu avec intérêt la nouvelle de ce vol.

D'abord et avant tout parce qu'il lui semblait digne du bon temps, alors qu'il concevait de pareils plans, et arrivait souvent à les mettre à exécution.

Mais en même temps, sa nouvelle vocation de détective l'aiguillonnait, et il aurait aimé être là, à Luxville, pour opposer ses talents à ceux de Lupino, arriver à le retracer...

Aussi considéra-t-il comme une réponse céleste le téléphone qu'il recevait trois jours après le vol.

Originant de Luxville.

– C'est Henderson, dit la voix, le maire de Luxville. À la requête du conseil de ville et du département de la police, je vous téléphone, monsieur Verchères...

– Oui ?

– Oui. Vous êtes au courant du vol qui a été

commis ici il y a trois jours ?

Verchères se mit à rire.

– Naturellement, mon cher monsieur, naturellement. Le monde entier est au courant...

– Vous savez que nous ne sommes pas plus avancés que dans les premières minutes du début, n'est-ce pas ?

– Ah, non ?

– Non. Alors les autorités de la ville ont décidé de demander votre aide. Nous considérons que seul vous pourriez peut-être mettre la main sur Lupino... Il a dû laisser des traces derrière lui.

– Vous ne savez pas du tout quelle direction il a pu prendre ?

– Non.

– Les routes étaient-elles barrées ?

– Moins de quinze minutes après le vol pour les grandes artères. Les petites routes ont été bloquées à peu près une demi-heure après le coup.

– Est-ce qu'ils n'auraient pas pu filer à travers

ces routes libres ? demanda Verchères.

– Non. Il leur aurait été matériellement impossible de se rendre jusque là en si peu de temps. Les routes ont été bloquées à cinquante milles de Luxville...

– Pourquoi si loin ?

– À cause du retard. Ainsi nous étions certains qu'ils étaient cernés.

– Donc ils sont dans ce cercle de routes bloquées, d'après vous ?

– Oui.

– Et aucun indice ne vous a été fourni de leur présence quelque part ?

– Une dizaine de fausses alarmes. En arrivant sur les lieux, les policiers s'apercevaient qu'ils avaient eu affaire à quelqu'un souffrant de trop d'imagination.

– Je vois...

Verchères réfléchit quelques secondes...

– C'est bien, dit-il. Je prendrai l'avion ce soir, et je serai chez vous demain matin.

Et le lendemain matin Guy Verchères débarquait à Luxville, prêt à entreprendre une chasse à l'homme comme il n'en avait pas opérée depuis longtemps.

VI

Une heure après son arrivée, après un bon déjeuner, Guy Verchères s'installait autour d'une grande table, en compagnie du chef de police, du procureur de l'état, et du maire de Luxville.

Devant eux, une grande carte routière, très détaillée, était étalée, marquée ici et là de croix rouges...

– Ces croix, dit le chef de police, représentent les endroits où nos oiseaux sont sensés avoir été vus ces jours derniers. Nous avons envoyé une escouade dans chaque cas. Mais c'était une fausse piste.

– Des complices ? demanda Verchères.

– Des complices qui auraient semé les fausses pistes par exprès ? s'enquérit le maire.

Le chef de police était un gros homme au visage rouge. Il suait abondamment, et

s'épongeait le visage constamment avec un grand mouchoir blanc.

Le maire, un grand sec, nerveux, avait un tic de la bouche. Il relevait toujours le coin gauche des lèvres.

— Non, dit le chef de police, ce ne sont pas des complices. Seulement des gens ayant trop d'imagination, ou des gens qui n'ont rien de plus pressé, dans de pareils événements, que de jeter la confusion chez la police. Par sport, probablement, quoique je ne trouve pas l'amusement si intéressant que tout ça.

— Pourriez-vous me tracer, sur cette carte, dit Verchères, un plan du blocage des routes. Je voudrais circonscrire les endroits où peuvent se trouver nos hommes...

Le chef de police prit un crayon bleu, et marqua soigneusement, en consultant une liste qu'il avait devant lui, tous les endroits où les routes étaient bloquées.

Puis il traça un cercle.

— Entre les routes, dit Verchères. Voici un cas.

La route s'en va, droite. Il y a un espace assez désert. Pas de village, seulement du bois, je suppose. Et une autre route plus loin. Qui vous dit que nos hommes n'ont pas traversé le cordon vis-à-vis d'ici ?

Mais le chef de police secoua la tête.

– C'est improbable, dit-il. Ces bois sont patrouillés. Entre les routes, nous avons établi un système de patrouille qui était en opération une heure après le vol. Non, nos gens sont bien ici, dans ce cercle... Mais où ?

Verchères se leva.

– Vous allez me conduire, dit-il, où le vol a eu lieu, je voudrais examiner l'endroit.

On le conduisit volontiers.

Chemin faisant, l'ex-gentleman-cambrioleur expliqua.

– Je vais essayer de me placer au point de vue de Lupino. Avant d'accomplir son vol, il a dû se tracer un plan. Ce plan doit être la meilleure solution combinée, à une série de problèmes...

– Oui, évidemment.

– Je vais essayer de voir si je ne trouverai pas de moi-même leur solution à eux. Ensuite ce sera plus facile de voir quelle direction ils ont pris...

– Il n'y a qu'une seule chose qu'on sait, dit le chef de police, Lupino et sa bande ont filé vers la campagne...

– Ah ?

– Oui, nous avons trois témoins qui sont prêts à le jurer.

– C'est un point d'acquis...

Verchères réfléchit quelques minutes.

– Une autre chose bien importante. Quelqu'un connaît-il quelles propriétés possède Lupino ?

– Pas exactement, dit le maire, mais le bureau d'enregistrement de notre État posséderait tous ces renseignements.

– Alors, continua Guy, si vous voulez me prêter quelques hommes, vous allez les envoyer au bureau d'enregistrement, et ils chercheront dans les dossiers si Lupino possède une propriété à la campagne. Elle peut être au nom de n'importe lequel de cette bande-là. Vous les

connaissez mieux que moi... Elle pourrait aussi être au nom de sa femme, s'il en a une, ou au nom de sa maîtresse, s'il en a une aussi... Par ailleurs, comme toute la transaction aurait pu être faite sous un faux nom, il ne serait pas mauvais de voir quelle propriété a été vendue à un prix beaucoup trop cher... ce qui serait probablement le cas, pour acheter le silence de celui qui l'a vendue...

Le maire hocha la tête...

– C'est un travail de géant que vous demandez là... !

– Assignez-y le nombre d'hommes qu'il faudra, voilà tout.

– C'est ce que nous allons faire, dit le chef de police.

Ils arrivaient sur la scène du vol.

Pendant plusieurs minutes Verchères resta immobile, à regarder l'endroit. La banque, les rues adjacentes, puis il se fit conduire doucement le long du parcours que devait suivre la voiture de fruit.

Puis au lieu exact où celle-ci avait été soulagée de ses dix millions.

Il traçait sur un papier un plan grossier de toutes ces rues... Il indiquait des ruelles, des bâtisses.

Il marquait tous les accidents possibles.

Puis il fit signe qu'il avait terminé.

Dans l'auto, en rentrant à l'hôtel-de-ville, Verchères demanda :

– Auriez-vous une carte détaillée de la ville, des rues, des principaux édifices ?

– Certainement.

– Alors je voudrais cette carte, et une couple d'heures de solitude, pour bien étudier l'ensemble de ce vol.

On lui accorda volontiers le temps de méditation demandé.

Durant trois heures, seul dans un bureau, avec les cartes routières étalées devant lui, avec la carte de la ville et ses propres notes, Guy Verchères étudia la procédure qu'avait pu suivre

Lupino pour commettre son vol.

Veston enlevé, en bras de chemise, Verchères scrutait et étudiait, traçait des plans, les rejettait, en traçait d'autres.

Au bout de trois heures, il parut satisfait.

Il sortit du bureau et s'en fut au département de la police.

Le chef de police l'attendait.

– Bon, dit-il, vous arrivez justement bien pour que nous allions luncer ensemble.

– Et j'arrive bien aussi parce que j'ai faim, dit Guy. J'ai une faim de loup.

– Alors allons-y !

Attablés devant des steaks savoureux, les deux hommes mangèrent en silence pendant quelques minutes.

Puis, Verchères releva la tête.

VII

— Je crois que j'ai trouvé la façon dont ils se sont enfuis, et dans quelle direction, dit-il. Du moins, c'est le plan que j'aurais choisi...

Le chef de police sourit.

— Et Dieu sait que vous vous y connaissez...

Verchères ne dit rien, mais une lueur malicieuse lui dansa dans les yeux.

— Voici le plan.

Il sortit un papier de sa poche et le tendit au chef de police.

C'était un plan de la section de la ville où le vol avait eu lieu, ainsi que de cette section des abords de la ville attenant au lieu du crime.

Un réseau de rue et de routes était indiqué,

On voyait les rues où avait passé la voiture de fruits.

Puis, marqué d'une flèche, le trajet suivi par l'auto de Lupino pour se rendre à la voiture de fruits.

Ensuite, le chemin parcouru pour sortir de la ville, d'après les indications de plusieurs témoins oculaires...

Puis Verchères montra du doigt un trajet marqué en rouge le long de trois routes.

— Voici le chemin, dit-il, voici le chemin et j'en suis presque certain.

— C'est la façon dont vous seriez sorti, vous ?

— Oui. D'abord cette grande route pavée. Pour les quelques premières minutes, et avant que l'alarme ne soit lancée partout, c'était le meilleur moyen de mettre un bon espace entre les fugitifs et leurs poursuivants.

Il montra un embranchement.

— Puis cette route. Celle-ci, moins patrouillée, donnait encore quelques minutes de sécurité. Plus loin, cette troisième route, un autre embranchement...

Il montrait le dessin d'une petite route

secondaire.

– Vous verrez sur la carte comme cette direction est logique, dit-il. La troisième route, un chemin de terre, n'était probablement pas patrouillée. Ils ont pu filer pour une demi-heure environ sans être inquiétés...

– Mais ensuite, il leur a fallu arrêter, puisqu'ils n'ont pas franchi le cordon.

– Je sais, dit Verchères. Je sais. C'est pour ça que j'attends impatiemment le résultat de l'enquête au bureau d'enregistrement...

– Vous croyez que ça vous donnera l'endroit où ils sont ?

– Je le crois, oui.

Ils finirent leur repas en silence, puis ils retournèrent au bureau du chef de police.

L'un des hommes délégués au bureau d'enregistrement était là, qui les attendait.

– Je crois que j'ai trouvé quelque chose, dit-il.

Il tenait un papier à la main.

– Qu'est-ce que c'est ? dit le chef de police

Johnson.

– Une vente qui a l'air étrange. C'est une ferme, une petite ferme, à peine trente-cinq arpents, dont trois en bois. La vente est au montant de vingt mille dollars.

– Ah ?

– Et je connais cette région, dit l'homme, je la connais très bien, j'ai été élevé là... Je connais cette ferme. C'est la ferme de Wallace Atkins autrefois. Elle a été vendue à Simon Eldelly, un vieux voyou, paresseux, qui l'a laissée en friche...

– Et elle a été vendue vingt mille dollars ?

– Oui.

– Par qui ?

– Eldelly lui-même.

– Et à qui ?

– À un nommé Edward DiTillo, de Détroit...

– Tiens, tiens, tiens...

Le chef de police eut un sourire...

– DiTillo, je le connais moi. Je me demande si

Lupino sait que je le connais. Il est marié à la sœur de Lupino... Je le sais parce qu'il était mon voisin quand je demeurais à Détroit... C'est même là, le matin des noces, que j'ai vu Lupino pour la première fois... Quelque temps après j'étais nommé chef de police ici...

— Alors, dit Verchères, plus d'erreur possible, c'est bien l'endroit... Où est située cette ferme ?

L'homme qui avait découvert le pot aux roses au bureau d'enregistrement prit une carte routière sur le pupitre du chef Johnson, et il l'étala.

Il chercha du doigt quelques instants, puis il dit.

— Voilà ! Elle est ici, sur cette petite route...

Verchères eut une exclamation...

La ferme était située exactement sur la petite route qu'il avait choisie comme le trajet probable des bandits, et à trois ou quatre milles à peine du cordon qui avait bloqué l'issue de la route.

— Magnifique, dit le chef de police, magnifique, Verchères !

Puis il se tourna vers son constable.

– Retourne au bureau d'enregistrement, dit-il, et dis aux hommes de revenir ici. Le travail est terminé. Nous avons trouvé ce que nous voulions...

Puis il dit à Verchères.

– Maintenant, nous pouvons aller dénicher ces messieurs...

Et il commença à donner des ordres pour rassembler une escouade capable de monter à l'assaut de cette ferme.

VIII

Depuis deux jours, Fraschini a l'air nerveux.

Smith et Lupino, chacun de leur côté, l'observent constamment.

Ils connaissent l'Italien, et ils savent qu'il est parfaitement capable de ruminer quelque mauvais projet dans le moment.

Ses yeux sombres et fiévreux indiquent chez lui un état nerveux avancé, dangereux.

Il se promène de long en large...

Levac, de son côté, n'en mène pas beaucoup plus large.

Lui, cependant, reste couché.

Il y a un divan dans la salle d'avant, et Levac passe ses journées là. Il dort, ou tout simplement reste couché, les yeux au plafond.

Le soir, il consent à venir jouer aux cartes

avec Smith, Lupino, et Eldelly, le fermier.

Fraschini, lui, répond, par un torrent de blasphèmes si on lui demande pour jouer aux cartes.

Hier, Fraschini est sorti, et il s'est dirigé à grands pas vers la grange où dort le magot de dix millions.

Mais Lupino est sortit sur la galerie, son revolver au poing.

Il a crié quelque chose en italien à Fraschini, mais l'homme ne l'a pas écouté.

Alors Lupino a tiré deux coups, encadrant Fraschini de deux balles.

Fraschini a rebroussé chemin, tête basse, sans dire un mot, et il est revenu dans la maison.

Assis dans un coin, il n'a pas bougé durant une heure,

Plus tard, il s'est remis à marcher.

Mais c'est seulement le soir, après la nuit tombée, quand ils se sont mis à jouer aux cartes, que Fraschini a éclaté.

Une lampe basse n'éclairait que la table.

Les quatre joueurs manœuvraient leurs jeux en silence.

Fraschini, debout devant une fenêtre, les regardait.

Tout à coup, il éclata.

– Je n'en peux plus ! cria-t-il.

Les joueurs se tournèrent vers lui.

L'homme avait les yeux hagards. Une écume lui sortait de la bouche. Il serrait les poings convulsivement.

Levac se leva doucement.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il. Pourquoi est-ce que tu n'en peux plus ?

Fraschini hurla :

– Renfermés ici, comme des teignes. On ne respire pas, on ne sait rien. Pas de journaux, pas de radio... Est-ce qu'on sait seulement s'ils ne viendront pas ce soir, demain ?

– Qui, « ils » ?

– La police ! On pourrait avoir été vus !

Lupino ricana.

– Par qui ? Le plus proche voisin est à trois milles...

Mais Fraschini ne démordait pas...

– Des espions, des gens qui se sont traînés dans les bosquets... Nous avons été épiés, je le sais... Ils vont venir !

La voix lui montait de diapason.

L'hystérie était proche.

– Tais-toi ! cria Lupino.

Mais Fraschini se lança dans un torrent de blasphèmes en italien.

Smith se leva calmement, marcha jusqu'à l'homme, et le gifla.

Fraschini se tut comme si la gifle lui avait tranché la gorge.

Il devint blême, et ses yeux rapetissèrent considérablement. Et avec la vitesse qui avait fait sa renommée, il dégaina le revolver sous son aisselle, et tira à bout portant vers Smith.

Mais les balles ne touchèrent point le banquier.

Lupino avait dégainé aussi vite, et il vida son arme dans le corps de Fraschini.

L’Italien s’écroula par terre, mort.

– En voilà un, dit Lupino. Maintenant, si un autre veut subir le même sort, il n'a qu'à se révolter.

Mais personne ne bougea.

Levac haussa les épaules.

– Moi, dit-il, je ne suis pas un violent. Seulement, je puis ressentir aussi. Et pour dire le vrai, l’idée de Fraschini n’était pas si mauvaise... Qui nous dit...

– Quoi ? interrompit Lupino.

– Qui nous dit que nous ne sommes pas cernés à l’heure qu’il est ? Pourquoi ne pas filer avec le magot ?

Lupino ricana.

– Une dernière fois je le dis. Ici, nous sommes en sûreté. Ici plus que n’importe où ailleurs.

Personne ne songera à venir nous rechercher jusqu'ici. Aller ailleurs serait trop tenter le sort.

Levac le regarda fixement, au-dessus de la fumée de sa cigarette...

Puis ses yeux se portèrent d'un à l'autre...

– Eldelly, dit-il, que vaut-il là-dedans... ?

Lupino regarda le fermier et murmura quelques mots en français à Levac.

– Il ne vaut rien...

Levac comprit, et un bref sourire hanta ses lèvres... Ils n'étaient plus donc que trois à partager dix millions.

Mais ce que Levac ne savait pas, c'était que Smith avait son plan, lui aussi.

Et que bientôt...

Ils se remirent à jouer aux cartes.

Lupino et Eldelly sortirent le cadavre de Fraschini, qu'ils déposèrent dans le hangar, puis ils se remirent à jouer aux cartes.

À minuit, ils se couchèrent.

Et à deux heures, une ombre descendit lentement l'escalier, et se dirigea vers la porte de sortie.

Une grande ombre maigre, sèche...

C'était Smith.

Son plan n'était pas aussi sanguinaire que celui de Levac. Non plus qu'il était aussi autoritaire que celui de Lupino, qui avait fermement l'intention de se débarrasser de ses lieutenants un à un.

Smith avait un plan d'une angélique simplicité.

Marcher vers la grande, charger le magot dans la voiture, sortir celle-ci de sa cachette en la poussant à bras, puis démarrer en vitesse.

C'était la seule auto sur la ferme.

La fuite serait facile, et dès la portée des balles de Lupino dépassée, rien ne pourrait plus l'arrêter.

Et Smith retournerait à Luxville avec l'argent.

Car ce n'était pas son intention d'essayer de

forcer le cordon gardant les routes.

Non, le dernier endroit où l'on rechercherait l'argent comme les bandits serait à Luxville.

La piste était donnée comme s'éloignant de la ville, mais maintenant, si Smith y retournait, on ne songerait jamais à le rechercher là. Terré quelque part, il ne savait pas encore où il serait pleinement en sécurité.

C'était le plan de Smith.

Il sortit de la maison sans encombre.

À la grange, il put travailler plus vite, et plus à l'aise.

Il mit les caisses d'acier dans l'auto.

Puis il ouvrit la porte secrète et poussa la lourde voiture dehors, au prix d'efforts presque surhumains.

Dehors, il poussa et tira, et finalement plaça l'auto le capot vers le chemin.

Maintenant, il s'agissait de démarrer, de le faire en vitesse, de filer vers le chemin, avant que le bruit du moteur n'éveille assez Lupino et

Levac pour que ceux-ci puissent faire quoi que ce soit...

Rendu en ville, un coup de téléphone anonyme indiquerait à la police où venir quérir les oiseaux...

Une dernière fois, Smith vérifia les caisses à l'arrière de l'auto...

Puis il fit le tour, examina les pneus.

Il ouvrit la portière, sauta sur le siège, inséra la clé qu'il avait dans l'ignition, tourna, pesa sur le démarreur.

ZZZZ-ZZZZ-ZZZ

Bien...

Il eut un geste désespéré.

Puis il pesa de nouveau, une angoisse sur le visage...

Que se passait-il ? Pourquoi cette voiture ne démarrait-elle pas ?

Il vérifia le panneau... Tout semblait normal. Gazoline, huile, allumage, tout fonctionnait...

Mais alors quoi ?

Il pesa sur le démarreur de nouveau.

Et tout à coup une voix narquoise murmura, presque à son oreille :

– Dommage, Smith ! Dommage qu'elle ne fonctionne pas, la voiture !

Smith laissa fuser un juron étouffé.

Lupino était à ses côtés, un pied sur le marchepied de la voiture.

– Qu'est-ce qu'elle a, Smith, hein ? Pourquoi ne démarre-t-elle pas ?

Et il ricanait.

Smith vit qu'il avait le revolver à la main.

Il ne dit rien. Il dit pas un mot d'excuse. Il se tint seulement là, très droit sur le siège de l'auto, attendant...

Lupino eut un soupir, puis il leva son arme, et fit feu deux fois dans la tête de Smith.

La cervelle volée en éclats, l'homme glissa sur le siège, alla s'écraser sur le parquet de l'auto.

Lupino ouvrit la portière, tira le cadavre de Smith.

— Il ne faudrait pas, murmura-t-il, tacher les coussins avec du sang...

Puis il traîna le cadavre dans la grange, revint à l'auto, souleva le capot, ajusta de nouveau la prise de gazoline du carburateur, qu'il avait si soigneusement enlevée, justement en prévision de ce qui se produisait cette nuit.

Puis il monta à bord de la voiture, la démarra, et recula jusque dans la grange.

Il referma la porte secrète, et sortit. Dehors, devant la grange, il trouva Levac.

Le Français était debout, le visage dur.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. J'ai entendu les coups de feu...

Lupino haussa les épaules.

— Smith a voulu s'enfuir. Il n'a pas réussi.

— Avec l'argent ?

— Oui.

— Où est-il ?

— Il est mort.

– Tu l’as mis dans la grange ?

– Oui.

Levac se frotta le menton.

– C’est fini, alors, nous ne sommes plus que deux ?

Lupino inclina deux fois la tête.

– Oui, deux...

Il laissa traîner le son du mot, et Levac le regarda curieusement pendant quelques secondes.

– Allons, viens à la maison, dit Lupino, allons prendre un coup.

Ils retournèrent lentement vers la maison dont la cuisine était éclairée.

Eldelly était dans la cuisine, arpantant le plancher..

Le vieux fermier, le visage tout plissé les regarda entrer...

– Du trouble ? demanda-t-il.

Lupino haussa les épaules.

– Smith a voulu faire le fou, dit-il calmement.

Eldelly eut un petit sourire vague...

– Il y en a qui sont comme ça, dit Levac.

Eldelly fit oui de la tête.

Il sortit une bouteille de whisky de l'armoire.

– Je suppose, dit-il, que vous aimeriez prendre un coup... ?

– Oui, dit Lupino, et un solide...

Le fermier sortit des verres. Trois grands verres à l'eau.

Il versa une généreuse rasade dans chaque verre.

Puis les trois hommes prirent leur verre.

Tout à coup, Eldelly posa son verre sur la table.

– Je vais aller chercher du petit bois, dit-il, et je vais allumer le poêle. Il fait froid dans la maison.

Lupino ne dit rien, Levac non plus.

Ils étaient à vider consciencieusement leur verre.

Eldelly sortit doucement.

Lupino vida son verre, se versa une autre rasade.

Levac l'imita.

Et ils burent ces deux coups comme ils avaient bu les autres.

D'un trait.

Dix minutes plus tard, Lupino tombait, foudroyé.

Levac, une grande surprise sur le visage, tombait aussi, non loin de son chef.

Et Eldelly revenait dans la cuisine, après avoir observé, par la fenêtre, le résultat de son acte.

Le fermier était souriant.

Son visage ravagé par la vie de paresse et de débauche était fendu par un large sourire.

Il vida les poches de Lupino, y récoltant un mille dollars.

Puis il prit les armes.

Les deux bandits étaient couchés par terre,

bien morts.

Le poison avait agi avec une rapidité d'éclair. Il était certain que les deux hommes n'avaient pas eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait.

Le fermier sortit.

L'aube pointait à l'horizon, et une pâle lueur commençait à illuminer le ciel.

Le monde était calme, tout dormait encore. Dans le poulailler, un coq s'essaya d'un chant un peu rauque.

Eldelly eut un ricanement narquois...

Puis il se hâta vers la grange...

IX

Pendant ce temps, l'assaut de la forteresse s'était organisé.

Le chef de police Johnson avait eu un mot d'avertissement.

— Ils sont prêts à tout, avait-il dit. Ce sont des hommes qui tireront sans se faire prier. Ils ont l'avantage d'être à l'abri et de pouvoir se défendre. À nous de conduire notre assaut avec la meilleure stratégie possible.

— Soyez sans crainte, dit Verchères, nous ne nous lancerons pas dans cette aventure à l'aveuglette.

On mobilisa des hommes.

La police municipale fournit vingt-cinq de ses constables.

La police d'État en fournit trente.

Le chef de police, Verchères, deux ou trois des

meilleurs détectives et le maire complétaient le contingent.

On estimait que soixante hommes pourraient cerner et venir à bout des cinq désespérés enfermés dans la maison.

Le bataillon, car c'était véritablement un bataillon, voyageait dans deux camions et sept automobiles.

Chacun des hommes était armé d'une mitraillette, et ils portaient tous trois-bombes lacrymogènes à la ceinture, plus cinq rondes de balles.

La caravane se mit en route.

Verchères souriait.

– Savez-vous, dit-il, c'est comme à la guerre.

– Oui, dit Johnson, exactement la même chose,

– On m'a refusé à cause de mon cœur, dit Verchères. Mais je pourrai tout de même goûter à l'aventure...

Et il ajouta :

— Je n'ai pas l'habitude de ce genre d'enquêtes policières. Moi, c'est plutôt l'enquête minutieuse, contre un criminel peu dangereux, qui avouera probablement son crime dès qu'il sera mis en présence de la preuve...

Ils filèrent à travers routes et chemins, pour arriver à un endroit où leur guide, celui des détectives qui avait déniché la transaction douteuse, et qui avait été élevé dans la région, déclara :

— Il vaut mieux arrêter ici et nous déployer. Nous sommes à environ deux milles du but.

Les policiers sautèrent des camions, et ceux-ci furent remisés sous un bouquet d'arbres.

Le groupe se tint autour de Verchères et du guide, pour recevoir les dernières instructions.

— Mes vieux, leur dit Verchères, il s'agit de s'emparer de ces gens. Vivants ou non, ça n'a pas beaucoup d'importance... Johnny ici va vous expliquer comment arriver à la ferme, et ensuite, attendez mon signal, qui sera un long coup de sifflet, puis un court. À ce signal, c'est l'assaut...

et dissimulez-vous autant que possible. Il est bien inutile de vous faire massacrer pour rien.

Le guide Johnny prit la parole.

– La ferme Eldelly, dit-il, est sur une espèce de colline. Mais elle est entourée d'un groupe d'autres collines.

Il ne souriait pas.

– Impossible donc d'approcher sans être vus, au moins pour les derniers mille pieds. Il y a moyen qu'un groupe d'entre nous approche par une coulée qui vient aboutir derrière la grange, mais les autres devront passer par dessus les petites collines, et courir vers la maison.

Un des assaillants demanda :

– Est-ce qu'il y a des arbres, des bosquets ?

Johny secoua la tête.

– Un peu, mais pas beaucoup. Pas assez pour donner une pleine protection.

Les visages se firent graves.

– Voici donc ce que je suggère, dit Johnny. Vous allez tous vous déployer à travers champs.

Vous voyez ce coteau là-bas ? C'est la ferme Eldelly. C'est-à-dire qu'elle est derrière. Vous pouvez entourer complètement le coteau qui est une suite de collines.

Ils firent des signes qu'ils comprenaient.

– Dix d'entre nous vont s'infiltrer par la coulée que vous voyez là-bas, les autres vont entourer la colline tel que dit. Monsieur Verchères, le chef Johnson, les trois détectives de l'escouade des vols vont monter par le chemin. Eux, jusqu'à la ferme, auront une certaine protection. Ensuite ils devront se débrouiller. Il n'y a qu'un moyen, et c'est l'attaque-surprise. Il faudra foncer à toute vitesse.

Les escouades se séparèrent et les hommes partirent à la file à travers les champs.

Verchères et ses compagnons montèrent tranquillement la route poudreuse qui menait vers la maison Eldelly.

Vingt minutes plus tard, ils commençaient à voir la maison.

À ce moment-là, l'aube était complètement

remplacée par un beau matin de soleil.

Ils se hâtèrent.

Les bandits seraient probablement couchés à cette heure-là, et le plus sûr moyen de les surprendre était d'arriver aussitôt que possible.

Rendus à mi-chemin de la dernière pente menant à la maison, Verchères prit tout à coup le bras de Johnson et le stoppa.

Les autres l'imitèrent.

La main tendue, Verchères montrait la grange.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dirent-ils en chœur.

Ils virent un homme, penché sur le capot d'une auto, qui réparait quelque chose de brisé.

La tête enfouie dans la machinerie, il ne voyait rien et n'entendait rien.

Il paraissait complètement absorbé dans son travail.

D'où ils étaient les détectives pouvaient voir la coulée derrière la grange, où montait une troupe d'hommes.

Verchères leur fit de grands signes.

« Stoppez ! Stoppez ! N'allez pas plus loin ! »

Johnny le guide parut comprendre, car il étendit les bras et la troupe qui le suivait s'immobilisa.

Guy Verchères murmura à ses compagnons :

– Qui est-il, celui-là ?

L'homme se releva.

Ils l'examinèrent.

Le chef Johnson dit :

– Ce n'est pas quelqu'un d'entre eux. Ça doit être le fermier...

– Mais qu'est-ce qu'il fait dans le capot de cette voiture, si tôt le matin ?

Johnson regarda de nouveau, essaya de voir... mais il ne vit rien...

Eldelly s'était replongé à son travail.

X

Le fermier, quand il était sorti, trouvait la vie belle.

De main de maître, il avait mené son affaire.

Il n'avait pas eu tort de penser que quelques-uns des hommes enfermés chez lui se lasseraient, que la solitude et le danger leur pèserait sur l'esprit, et qu'ils deviendraient comme fou.

Sa prévision s'avérait juste.

C'était exactement ce qui était arrivé.

Bien plus, ils s'étaient entre-tués.

Et quand il n'en avait plus resté que deux, il avait mis le poison à l'œuvre.

Car cela durait depuis quelque temps déjà ce projet.

Ce n'était pas une réaction spontanée.

Lupino était venu, quelque temps auparavant.

Le lendemain de ce soir, en fait, où il avait décidé de voler les dix millions.

Il avait acheté la ferme, pour vingt mille dollars.

Et comme il avait toute confiance en Eldelly, il lui avait confié son projet.

– Vous allez cambrioler dix millions de dollars ? avait dit Eldelly.

– Oui, avait répondu Lupino avec assurance. Ce n'est pas plus difficile que de voler cent dollars... C'est seulement le montant qui diffère.

Le fermier avait hoché la tête.

– Vous croyez réussir ?

– Oui.

– Bonne chance.

Lupino s'était mis à rire.

– Vous savez bien, Eldelly, que je ne manque jamais mon coup.

Mais le fermier était resté sceptique.

L'audace de Lupino ne lui revenait pas du

tout.

Mais, par ailleurs, une grande cupidité existait au cœur de cet homme.

Vingt mille dollars étaient une fortune, surtout pour une ferme qu'il avait payé quinze cents dollars, et qui n'en valait pas deux cents aujourd'hui.

Mais dix millions.

Mots magiques...

L'appât... l'attrait... le terrible aimant.

Il se mit à ruminer son projet.

Si les bandits venaient se cacher ici, leur forfait accompli, ils auraient l'argent.

Et Eldelly résolut, dès cet instant, que cet argent serait à lui, et pas à d'autres.

Pour ce faire, il acheta du poison.

Avec des gens comme Lupino et sa bande, tous les autres moyens étaient dangereux.

La fuite était inutile, ils garderaient jalousement leur magot.

Les pistolets ne serviraient à rien.

Chacun d'eux était passé maître à ce sport dangereux du revolver.

Ce serait un suicide que d'essayer de les mater de cette façon.

Par ailleurs, le poison, le poison foudroyant... Du DDT à haute dose, par exemple...

N'avait-il pas, pour usage sur ses animaux, du cyanure de potassium ?

Voilà le poison par excellence.

Rapide, efficace, impitoyable, frappant comme l'éclair.

Et sans goût bien particulier... surtout dans le whisky.

Eldelly prépara une bouteille de whisky contenant assez de poison pour tuer dix hommes. Il la cacha sous son lit, et attendit le moment propice de s'en servir.

La mort de Fraschini élimina une victime.

Celle de Smith fut aussi un soulagement.

Quand il ne resta plus que Levac et Lupino, il

frappa...

On sait avec quel résultat.

Et ce matin qu'il s'en va vers la grange, tout est beau, tout est magnifique.

Eldelly est millionnaire.

Multimillionnaire.

Il vaut dix millions.

Il peut cracher sur n'importe qui.

Il est grandement riche.

À la grange, il trouva la voiture là, avec les coffres d'acier dans le capot aux bagages, à l'arrière.

Il les ouvrit et se plongea plusieurs fois les mains dans les beaux billets verts.

C'était merveilleux, la sensation était inoubliable.

Il se promit de le faire souvent.

Puis il referma le capot, monta à bord de la voiture, et la démarra.

Il laissait tout en arrière. Il n'apportait rien.

Il avait de quoi tout acheter, ici dans l'auto...

Tout ce qu'il avait ne valait rien, autant le laisser là...

D'ailleurs, en plus de ses dix millions, il avait dans ses poches vingt mille dollars, produit de la vente de la ferme à Lupino.

Plus l'autre mille trouvé sur le bandit.

Il pouvait laisser tout le reste, la ferme, les vêtements, tout, en arrière.

Une vie nouvelle commençait.

Une vie magnifique.

Une vie merveilleuse...

Il démarra la voiture, elle sortit de la grange, puis, juste devant la porte, elle s'immobilisa soudain.

Il jura, mais la voiture ne partit pas plus.

Il tempêta, rien n'y fit.

Il décida de sortir et d'aller voir dans le capot ce qui ne marchait pas.

Et voilà bien le destin !

Car si la voiture avait démarré.

Si Eldelly avait pu partir à l'aube, il se serait peut-être échappé.

Il aurait peut-être vécu ses rêves de richesse.

Seulement, il ne partit pas à l'aube.

Il travailla durant deux heures, à essayer de trouver pourquoi cette satanée voiture ne voulait pas marcher.

Il ne le trouva pas...

Il trouva autre chose, à la place...

XI

Verchères observa longtemps le fermier sous le capot de la voiture, et la maison qui semblait déserte.

Il ne voyait rien bouger dans cette maison.

Mais il voyait la colère montante du fermier.

Il voyait de quelle façon l'homme rejetait ses outils par terre.

Et soudain, dans la tête de Verchères il se fit une théorie.

Pour la deuxième fois dans cette cause, il frappait juste. Il découvrait la cause exacte des événements...

« Si le fermier essayait de se sauver avec l'argent ? songeait-il... Si, par exemple, ils étaient tous morts ? »

Cette intuition devint si forte, que Verchères se laissa entraîner par elle.

Il prit le sifflet dans sa poche et lança le signal à donner.

Immédiatement, de toutes parts jaillirent des hommes.

Ce fut un assaut comme les annales policières en avaient rarement vu.

Un assaut formidable, une marée d'hommes armés jusqu'aux dents.

Une marée qui surgit de partout et de nulle part, et qui convergea, au pas de course, vers la ferme et ses dépendances.

Sur la route, Verchères, Johnson et les détectives, suivis du maire qui faisait de son mieux, se lancèrent eux aussi au pas de course...

Mais pas sur la route, en allant vers la maison.

À travers champs, et en direction de la grange, de l'homme qui était là, de l'auto.

Et Eldelly vit venir vers lui cette armée soudaine.

Le fermier comprit tout.

Il comprit qu'il était cerné, que son beau rêve

venait de finir. Et tout ça parce que le destin n'avait pas permis que l'auto démarre quand c'était le temps.

Il jeta haut ses bras, et se rendit sans aucune résistance.

Verchères était sur lui.

– Où sont les autres, Lupino, Smith... ?

Eldelly montra la maison.

– Ils sont là, à la maison.

– Pourquoi ne se défendent-ils pas ?

Eldelly ricana.

– Ça ne vous vient pas à l'idée ?

– Ils sont morts ?

– Oui.

– Qui les a tués ?

– Lupino en a tué deux. Fraschini et Smith.

J'ai tué Lupino et Levac.

– Tu les as tués ? Comment ?

La réponse vint, laconique.

– Empoisonnés.

– Et tu t’envoyais ?

– Oui.

– Où est l’argent.

Le fermier haussa les épaules d’un air soudain dégoûté...

– Évidemment, il faut que ça vienne. Vous le trouveriez vous-mêmes...

– Où est-il ?

– Dans l’auto.

– En arrière ?

– Oui.

Verchères cria à deux détectives :

– Veillez sur l’argent, il est en arrière de l’auto.

Il se tourna de nouveau vers le fermier.

– Il est intact ?

– Oui.

– Rien ne manque ?

– S’il en manque, ce n’est pas beaucoup.

Verchères fit signe à des policiers, et ils vinrent s'emparer d'Eldelly.

À ce moment, un groupe de policiers qui étaient entrés dans la maison, revinrent en disant à Verchères :

– Trois cadavres là-dedans. Lupino, Levac et Fraschini.

– Hé ! dit Verchères au fermier, où est le cadavre de Smith ?

– Dans la grange.

Ils se rendirent là, le maire, le chef Johnson, et Guy Verchères. Ils trouvèrent facilement le cadavre, caché derrière une pile de fagots de bois.

Devant l'homme à la cervelle fracassée, ils restèrent quelques minutes, recueillis...

– Sic transit gloria... dit Guy. Celui-là se croyait le nombril du monde, à cause de ce vol de dix millions. Lupino ressentait probablement la même fierté. Et vous voyez quelle fin ? Ce n'est pas joli...

Il soupira.

– S'ils savaient, tous, que ça finit toujours comme ça...

Puis ils retournèrent à Luxville, ramenant avec eux les dix millions de la banque.

Pendant les jours qui suivirent, ce furent des réceptions, et des ovations.

Verchères était traité en héros.

Mais au maire, avant de partir, il déclara.

– Je ne suis pas un héros...

– Monsieur Verchères, je vous en prie... Vous avez travaillé avec un art consommé...

– Non. Tout ce que j'ai fait, n'importe qui aurait pu faire la même chose...

– Je ne crois pas...

– Et moi je le sais. Relevez le dossier de la cause, vous verrez que j'ai procédé avec de la logique, tout simplement, et que je n'ai rien inventé de particulièrement formidable pour venir à bout du problème...

– Peut-être, dit le maire, c'est votre avis... mais nous, ici, à Luxville, nous nous

souviendrons longtemps de la façon dont vous avez procédé, qui reste tout de même une merveille de déduction...

– Dites une merveille de simple intuition, et d'esprit de risque...

Cet ouvrage est le 588^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.